

in Barman

Celia-Yunior

ornelisse

Rendez—Vous

roux

Biennale de Lyon

dy Diallo

Nicolas Garait-Leavenworth

zàlez

Huang

du 10 septembre

rae

au 8 novembre 2015

amarche

mana Manna & Sille Storihle

ero Torres

ohler

Jeune création

-Figueroa

internationale

nn Rivat

Daniel R. Small

ryin

Anastasis Stratakis

Rendez— Vous est délibérément consacré à la découverte de la jeune création française et internationale. Au cœur de la Biennale 2015, Rendez— Vous est un véritable « sas d'anticipation » qui a exposé, parmi d'autres et bien avant leur entrée sur la scène internationale, le thaïlandais Apichatpong Weerasethakul (Palme d'or à Cannes en 2010), le britannique Ryan Gander, la suédoise Nathalie Djurberg (Lion d'argent à la Biennale de Venise en 2009) ou encore les français Guillaume Leblon et Julien Prévieux (Prix Marcel Duchamp en 2014), respectivement invités à la Biennale de Lyon en 2011 et 2015.

La direction artistique collégiale de Rendez— Vous et son commissariat ouvert à dix biennales internationales font de cette manifestation un projet unique en Europe. Pour 2015, Rendez— Vous a convié les biennales de Dakar (Sénégal), Gwangju (Corée du Sud), Istanbul (Turquie), Kochi-Muziris (Inde), La Havane (Cuba), Los Angeles (États-Unis), Shanghai (Chine), Sharjah (Emirats Arabes Unis), Thessalonique (Grèce) et la Triennale de Fukuoka (Japon). Autre curiosité de Rendez— Vous, l'année qui suit la Biennale de Lyon, l'exposition est présentée dans une ville hors d'Europe (Shanghai, Cape Town, Singapour...).

Créée en 2002 par le Musée d'art contemporain de Lyon avec le soutien de la Région Rhône-Alpes, Rendez— Vous, plateforme internationale dédiée à la jeune création, associe depuis 2003 et de façon inédite en France, quatre institutions: la Biennale de Lyon, le Musée d'Art Contemporain de Lyon, l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes et l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, qui en constituent la direction artistique.

4 DIRECTEURS ARTISTIQUES

4 INSTITUTIONS

Pour la Biennale de Lyon : Thierry Raspail
Pour le macLYON : Isabelle Bertolotti
Pour l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes : Nathalie Ergino
Pour l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Lyon : Emmanuel Tibloux

Assistés par Magalie Meunier, assistant curator, chargée des projets artistiques et de recherche à l'IAC

EN COLLABORATION AVEC 10 BIENNALES INVITÉES

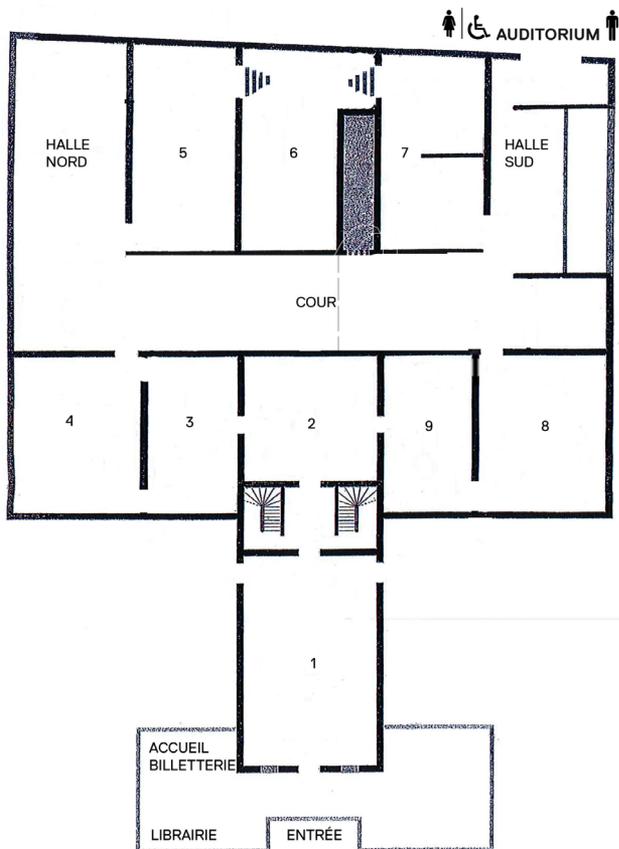
Jorge Fernandez Torres, Cuba / La Havane pour Celia-Yunior.
Jessica Morgan, Gwangju / Corée du Sud pour Naufus Ramirez-Figueroa.
Abdelkader Damani, Smooth Ugochukwu Nzewi, Élise Atangana, Dakar / Sénégal pour Sidy Diallo.
Bose Krishnamachari / Inde pour Rathin Barman.
Sheikha Hoor Bint Sultan Al Qasimi, Sharjah / Émirats arabes unis pour Jumana Manna & Sille Storihle.
Raiji Kuroda, Fukuoka / Japon pour Keiichiro Terae.
Katerina Koskina, Thessalonique / Grèce pour Anastasis Stratakis.
Anselm Franke, Shanghai / Chine pour Ran Huang.
Aram Moshayedi et Hamza Walker, Los Angeles / Etats-Unis pour Daniel R. Small.
Bige Örer, Istanbul / Turquie pour Sümer Sayin.

PRODUIT PAR

L'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, Lyon
Le Musée d'Art Contemporain, Lyon
L'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes

Le prix Jeune Création Rhône-Alpes et le prix Boesner Lyon, décernés par des jury de professionnels de l'art, récompensent des artistes français présentés dans Rendez— Vous | 15 !

Salles d'exposition



SALLE 1 : MAXIME LAMARCHE

SALLE 5 : LOLA GONZÀLEZ

SALLE 2 : JOHANN RIVAT,

SALLE 6 : NICOLAS GARAIT-LEAVENWORTH

SALLE 3 : ADÉLAÏDE FERIOT

**SALLE 7 : DAVID POSTH-KOHLER,
RUTH CORNELISSE**

SALLE 4 : RAN HUANG

HALLE SUD : DANIEL OTERO TORRES

**HALLE NORD : ANASTASIS STRATAKIS,
JUMANA MANNA & SILLE STORIHLE**

**SALLE 8 : DANIEL R. SMALL, NAUFUS
RAMIREZ-FIGUEROA, CELIA-YUNIOR**

**COUR : SÜMER SAYIN, FABRICE CROUX,
RATHIN BARMAN, SIDY DIALLO, KEIICHIRO
TERAE**

SALLE 9 : GAËLLE CHOISNE

salle 1

Maxime Lamarche

Né en 1988 à Audincourt (France).
Vit et travaille à Lyon et Saint-Chamond
(France).

Maxime Lamarche développe un travail de sculpture où les objets sont déconstruits, combinés et transformés ; l'artiste mêle formes, références et mélange les genres, parfois jusqu'à l'absurde : la voiture ne roule plus, elle flotte, le bateau n'est plus étanche et roule...

Le vocabulaire très personnel de l'artiste puise dans l'univers du cinéma et des séries télévisées et alimente sa réflexion autour du statut de la sculpture. La mise en scène de ces objets de mobilité devenus sculptures constitue un récit de déroute non sans humour.

Course contre l'orage, 2015

Maxime Lamarche présente une sculpture monumentale au titre évocateur. *Course contre l'orage* est un voilier de loisir disposé en équilibre sur sa quille. La coque préalablement découpée à la scie par l'artiste est ici reconstituée comme éventrée dans cette première salle d'exposition.

Par le réassemblage, le jeu entre équilibre et tension, lourdeur et légèreté, Maxime Lamarche détourne le voilier de loisir nautique. Celui-ci prend la forme d'une jonque, bateau traditionnel d'Asie à coque compartimentée et à voiles flottantes. On aperçoit à travers sa coque une cabine intérieure vouée à l'abandon. Ce voilier, ici figé, présenté hors contexte dans une situation de naufrage, modifie le parcours du visiteur invité à le contourner pour accéder à la suite de l'exposition. Avec *Course contre l'orage*, Maxime Lamarche poursuit son exploration de la sculpture s'inspirant du réel pour mieux rejoindre l'univers de la fiction.

salle 2

Johann Rivat

Né en 1981 à Grenoble (France),
où il vit et travaille.

Lauréat du Prix Boesner Lyon 2015

Johann Rivat a d'abord concentré ses recherches picturales autour de la représentation de paysages et d'architectures contemporaines liées au motif de la route : stations essences, autoroutes, panneaux de signalisation, ponts ainsi que d'autres lieux génériques comme les aires de jeux pour enfants. Par le traitement de la lumière et des effets de matière, ces constructions apparaissent dans une dimension spectrale au sein d'environnements naturels et contrastent avec l'absence de figures humaines, contribuant à créer un univers de science-fiction dans lequel le regardeur peut projeter ses propres visions. Pour ses peintures et dessins les plus récents, l'artiste s'est intéressé aux mouvements de contestation, de révolte et de résistance (les manifestations, les scènes de guérilla urbaine, les indignés) en puisant son inspiration dans l'observation quotidienne de photographies et images relayées par les médias.

Death Or Glory, 2015

Free Fist, 2015

Regulator, 2015

Sunspots, 2014

Camicie Rosso, 2014

Uncivilized#1, 2015

Uncivilized#4, 2013

Uncivilized#2, 2015

Uncivilized#6, 2015

Johann Rivat présente cinq grandes toiles et des dessins appartenant à la série *Uncivilized*, dans lesquels on retrouve l'intérêt de l'artiste pour les soulèvements collectifs.

Il donne à voir des scènes de manifestations sans divulguer de véritables indices spatio-temporels ni même d'informations sur les

causes de protestation, allant parfois même jusqu'à brouiller les repères en insérant de minutieux détails anachroniques.

Un rapport physique est induit par le grand format privilégié pour les peintures. Différents rapports d'échelles peuvent ainsi s'établir selon la distance que le visiteur adopte pour observer ces œuvres. Johann Rivat procède au préalable à une minutieuse esquisse au crayon graphite pour la mise en espace de la scène représentée avant de se consacrer au traitement de la matière picturale. L'artiste a recours à de la peinture à l'huile et de la peinture industrielle pour carrosserie, aux teintes vives. Les titres donnés par l'artiste ont une importance dans la lecture des œuvres. *Camicie Rosso* fait écho aux chemises rouges, troupes italiennes de volontaires engagés au XIX^e siècle ayant combattu auprès de Garibaldi pour la libération de territoires occupés.

À travers ces scènes post-apocalyptiques, difficiles à situer, à dater et aux personnages anonymes, Johann Rivat transmet des allégories universelles de la révolte.

salle 3

Adélaïde Feriot

Née en 1985 à Libourne (France).
Vit et travaille à Paris (France).

Les sculptures d'Adélaïde Feriot sont autant d'indices d'une présence en creux, d'actions passées ou à venir. Tout en gardant leur dimension énigmatique, leur mise en espace permet l'apparition de multiples récits.

Tous ces éléments sont à l'échelle du corps et appartiennent à un vocabulaire récurrent chez l'artiste, celui du vêtement et de l'accessoire.

C'est également le cadre choisi pour ce qu'elle nomme « tableaux vivants », pendant lesquels ces objets prennent vie et sens au travers des personnages. Ces actes immobiles réalisés en public, en figeant le temps et l'espace autour d'eux, renvoient à notre propre rythme et nous obligent à la contemplation.

Entre les lignes, 2015

L'installation *Entre les lignes* suggère les fluctuations de la mémoire et des images. Dans ce tableau vivant, un personnage présent dans l'espace associe un objet à un morceau précis du texte qu'il énonce, texte décrivant ce qui semble être une île. L'artiste déploie un tableau capturé sur un banc de sable, il y a quelques mois. De cette expérience dont les traces ont été emportées par la marée, il ne reste que les notes de l'artiste, points de départ d'une partition construite autour du texte et des sculptures. Le personnage est concentré à faire surgir la mémoire du lieu et du tableau. L'installation fonctionne comme un espace mental où les objets ont un rôle mnémotechnique, en référence à la méthode des loci ou méthodes des lieux. Cette pratique utilisée depuis l'Antiquité permet de mémoriser des discours et favorise le déroulé fluide de la pensée, associant le procédé de mémorisation à la déambulation dans l'espace et à la visualisation d'images.

Hors de la présence du personnage, l'installation redevient un espace mental muet, ensemble flottant refermé sur son mystère.

Le tableau vivant d'Adélaïde Feriot sera déployé le soir du vernissage de l'exposition, les 8 et 9 septembre et les week-ends

salle 4

Ran Huang

Né en 1982 à Xichang (Chine).
Vit et travaille à Pékin (Chine)

Quels que soient les mediums utilisés, Ran Huang démantèle les systèmes de représentations et réarrange les éléments de manière déconcertante. Huang introduit souvent dans ses œuvres des juxtapositions et des paradoxes qui créent un flux d'émotions contradictoires.

Un de ses objectifs est de contourner les attentes des spectateurs et de les amener à « croire plutôt qu'à comprendre ». « Vous savez que tout est construit, tout est faux, mais vous y croyez encore. Tout est image et tout peut être superficiel et en même temps complexe et puissant ».

Ran Huang bénéficie d'une reconnaissance critique internationale, ses films ont été présentés dans plusieurs biennales et *The Administration of Glory* était nominé en 2014 pour la Palme d'Or du court métrage du 67^e Festival de Cannes.

The Administration of Glory, 2014

Le film débute dans une salle de bal où des personnages dont nous ignorons ce qui les relie (certains sont masqués), tirent tel un rituel, dans des ballons de baudruche contenant des messages mystérieux. À la suite de cela, nous suivons les protagonistes à travers plusieurs récits, dont le fil commun est la subtilisation et la manipulation, le banal et l'étrange, la science et l'occulte.

L'un d'eux vole une épée enfoncée dans la pierre, dans un paysage désertique. Pendant ce temps, les personnages masqués volent sa voiture. Dans un restaurant chic, les clients assistent à une scène onirique où un homme singe jette des poules à travers un cercle de feu. Un homme hirsute raconte en voix off comment un groupe de scientifiques dont il faisait partie ont enlevé un enfant pour expérimenter sur lui les facultés de mise en lévitation. Les films de Ran Huang mettent en scène les tensions entre surface et histoire,

où les images « parfaites », très maîtrisées esthétiquement, servent de façades aux mondes intérieurs chaotiques des personnages.

*Jumana Manna
& Sille Storihle*

halle nord

Anastasis Stratakis

Né en 1985 à Thessalonique (Grèce).
Vit et travaille à Athènes (Grèce).

Anastasis Stratakis mène une réflexion sur la notion de représentation comme outil de perception et de compréhension humaine en lien avec les processus de construction de la mémoire, qu'elle soit individuelle ou collective. Dans ses installations, photographies et dessins, il s'intéresse particulièrement aux mécanismes du « voir » et du « souvenir ».

Par diverses manipulations, comme la reproduction d'un original en une copie, la déformation, passage du négatif au positif, Anastasis Stratakis questionne le pouvoir de l'image, sa nature et ses modes de production jusqu'à sa propre disparition.

1:1 (*Untitled #1*), 2012

1:1 (*Untitled #2*), 2012

1:1 est une installation présentée et réalisée *in situ* pour la première fois en 2012.

L'artiste avait à cette occasion recouvert les murs de l'espace d'exposition de feuilles blanches, sur lesquelles le visiteur pouvait observer de minutieux dessins. Tel l'artiste devant son modèle, Anastasis Stratakis reprend au charbon et au crayon, de manière à peine visible, la surface des murs jusqu'à la moindre de leurs aspérités et rugosités.

Anastasis Stratakis présente 1:1 dans un contexte inédit, puisque les dessins qu'il nous donne à observer correspondent au premier lieu d'exposition de l'œuvre, présentés ici à l'IAC. Une mise en abyme est créée, un autre espace physique que celui dans lequel se trouve le visiteur est ainsi évoqué et s'appréhende de fait à travers sa reproduction.

Jumana Manna est née en 1987 à Princeton (États-Unis).

Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Sille Storihle est née en 1985 à Tromsø (Norvège)

Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Jumana Manna a grandi à Jérusalem avant de poursuivre une partie de ses études à Oslo en Norvège. À travers ses vidéos et ses sculptures, elle explore la construction de l'identité humaine et des communautés culturelles sous le prisme des enjeux de pouvoir.

Récits subjectifs et historiques s'entremêlent dans ses vidéos pour nourrir un questionnement à la fois politique, sociologique et culturel. Sa pratique sculpturale se concentre sur la déformation d'objets familiers qu'elle libère de leur fonction première pour réaliser des ensembles abstraits qui peuvent parfois même faire écho à ses productions vidéos ainsi qu'à l'histoire de la Palestine, en déconstruisant mythes et images qui composent notre histoire commune.

The Goodness Regime, 2013

Réalisé en collaboration avec l'artiste norvégienne Sille Storihle, le film *The Goodness Regime* questionne les mythes et les images liés à la Norvège, pays communément identifié comme nation de la paix.

Tourné en Norvège et en Palestine, le film met en scène des enfants jouant des événements historiques sous la forme de tableaux vivants. Mythes et faits historiques marquants ayant propulsé l'image du pays en tant que nation de la paix sont ici rejoués : du récit des croisades, en passant par les aventures de l'explorateur des régions polaires Fridtjof Nansen, jusqu'aux accords d'Oslo, négociations secrètement menées dans les années 90, symbolisées et concrétisées par la poignée de main des dirigeants israéliens et palestiniens dans l'optique d'un rapprochement possible. Ces mises en scène sont agrémentées d'archives sonores et d'entretiens réalisés avec des acteurs majeurs, tels que Ron Pundak, initiateur des

Accords d'Oslo et Hanan Ashrawi, ancienne porte-parole de l'Organisation de libération de la Palestine. À travers la reconstitution par les enfants, le film met en avant la pluralité des intentions politiques et stratégiques, ainsi que la réécriture de l'histoire par les dirigeants selon des intérêts nationaux.

cour

Sümer Sayin

Née en 1985 à Istanbul (Turquie).
Vit et travaille à Berlin (Allemagne).

Passionnée par la physique moderne et la géométrie, Sümer Sayin investit souvent dans ses dessins, sculptures et installations, l'objet et les outils de ces domaines scientifiques de manière sensible et poétique. Sa démarche se base sur la subjectivité des connaissances et de ses représentations, par le biais de la réinterprétation des symboles visuels et systèmes de codification du réel. L'artiste réinvestit cartes géographiques, graphiques et autres symboles dans l'optique de questionner notre perception du monde.

Par la déconstruction et la réorganisation de ces éléments, Sümer Sayin souligne le pouvoir visuel du signe et l'autorité puissante des symboles et nous soumet ainsi une nouvelle lecture de notre monde contemporain riche de connexions et en constante évolution.

On the Far Side, 2015

Sümer Sayin présente une installation composée d'un métronome mécanique placé à même le sol et fonctionnant à la vitesse de soixante battements par minute. Chacun de ces battements correspond à une seconde. Deux miroirs disposés sur leur tranche l'encadrent et sont assemblés de manière à former un angle ouvert de six degrés. Les surfaces réfléchissantes des miroirs se font face. Le visiteur peut observer les faces des miroirs en se positionnant indifféremment de part et d'autre de l'installation. Il découvre alors un métronome qui se multiplie dans la réflexion en soixante métronomes, créant ainsi un nouvel espace temps. L'installation

fonctionne sensiblement comme une horloge. Les miroirs divisant l'espace créent un cercle invisible tout autour. Comme le précise Sümer Sayin, une autre dimension du temps se révèle au visiteur et joue avec notre perception car elle reste impénétrable, nous pouvons seulement l'observer de loin.

Fabrice Croux

Né en 1977 à Casablanca (Maroc).
Vit et travaille à Grenoble (France).

Ce qui caractérise la démarche artistique de Fabrice Croux est l'emprunt de références et de techniques à différents univers issus de l'industrie culturelle et du loisir.

Ses pérégrinations culturelles le mènent de la musique métal au cinéma *mainstream*, en passant par le *tuning*, la chasse ou la décoration d'intérieur ; des univers généralement associés à la culture de masse où il puise l'imagerie de ses « Mondes intentionnels hétérogènes ».

Fabrice Croux opère par retournement d'échelle de valeurs, notamment par des associations insolites entre le sujet de l'œuvre et la technique employée. C'est le cas de la série de portraits d'animaux, représentés dans la tradition de la peinture de scène de chasse, gravée à la perceuse dans des planches agglomérées, ou *Ode à Réjane*, maquettes de bulldozer réalisées en papier et au point de croix. Cette pratique de réappropriation de savoir-faire associée à des représentations pop confèrent parfois à l'absurde et mettent en évidence nos contradictions, à l'échelle individuelle et collective.

Qui es-tu grande montagne, 2015

Le visiteur est invité à déambuler autour d'un « élément géologique » comme les nomme l'artiste. Face à cet élément isolé, nous sommes tentés de reconstituer mentalement les espaces laissés vides. Sans indication d'échelle, le traitement du recouvrement de la maquette évoque une montagne.

La tentation de reconnaître un paysage réaliste connu est très vite contrariée par le revêtement paillé de l'intérieur de la

maquette, sorte de grotte «disco» qui déjoue nos attentes bucoliques et nous entraîne tout droit dans un univers de fiction.

Malgré la profusion de signes, le paysage reste muet. Cette maquette présente un paysage qui semble vierge de toute intervention humaine mais le rendu très artisanal renvoie au statut de tout paysage, forcément défini et construit par le regard de l'homme et donc, d'une certaine manière, toujours « artificiel ».

Rathin Barman

Né en 1981 à Tripura (Inde).
Vit et travaille à Calcutta (Inde).

Pour ses études, Rathin Barman quitte Tripura, petit état très agricole du Nord-Est de l'Inde, pour Calcutta. La rencontre avec l'urbanisme expansionniste de cette agglomération de plus de 16 millions d'habitants et son développement industriel bouleverse profondément son rapport à l'environnement et à l'espace et ancre sa démarche artistique autour de ces problématiques.

Ses sculptures et installations monumentales sont faites des matériaux propres à la construction (fer, béton, bois, briques, etc.) et prennent place dans l'espace urbain. Transformant leur environnement immédiat, elles sont propices à questionner les mutations incessantes des espaces de vie, faites d'apparition et de disparitions, de constructions et de destructions.

Rejection of a Home, 2015

Dans la lignée de ses précédents projets, Rathin Barman interroge avec *Rejection of a Home* les procédés de développement urbain, en particulier celui qui consiste à démolir l'existant pour construire à la place des structures toujours plus hautes et denses, permettant d'accueillir toujours plus de travailleurs et d'habitants.

Sans égard par rapport à l'histoire des lieux et de ses habitants, ces nouvelles constructions participent de la déshumanisation des grandes villes.

Par son invitation à passer au travers du mur, Rathin Barman nous amène à nous questionner physiquement sur cette absence, ruine qui nomme en creux ce qui n'est plus et qui, par la même occasion, redéfinit l'espace d'exposition et notre regard sur les œuvres environnantes.

Sidy Diallo

1986, Kaolack (Sénégal) - 2015, Dakar (Sénégal).

Les peintures de Sidy Diallo sont basées sur un principe simple qui associe, par analogie, la technique de peinture utilisée à une certaine conception du nomadisme selon les peuples Peul, pasteurs de l'Ouest de l'Afrique répartis sur plus de 15 pays du continent. Pendant ses études à l'École nationale des arts de Dakar, l'artiste s'intéresse à ce peuple de bergers millénaire et insoumis, composé d'une multitude de groupes, répartis sur de vastes territoires de l'Ouest de l'Afrique allant de la Mauritanie au Cameroun. Il s'appuie sur leur conception de la politique, du territoire et de l'économie pour imaginer un procédé de composition picturale fait de « points et d'itinéraires », d'unités et de groupes répartis sur la toile, qui symbolise pour lui une circulation des idées, des biens et des personnes, détachés des contraintes imposées par l'économie de marché globalisée.

Traversée, 2014

Sapeur 2, 2015

Sapeur 2 fait partie d'une série de peintures inspirées par les réseaux sociaux et la mode du selfie (autoportrait photographique).

Des personnages à tête de chèvre posent dans des attitudes associées à une vie sédentaire, assis sur le sol habillés d'une cravate et l'air pensif, assis sur une chaise se regardant dans le miroir.

Sapeur 2 fait référence à la S.A.P.E. (Société des ambianceurs et personnes élégantes), mouvement protéiforme né dans les années 1920 au Congo et qui fait de ses adeptes des fidèles dévoués à l'art vestimentaire.

La S.A.P.E. unit ses membres au travers de divinités, de rituels, de croyances et, d'une science, la «Sapologie», dont les finalités sont d'ériger le vêtement au rang de langage et d'œuvre à part entière.

L'artiste plasticien sénégalais Sidy Diallo est décédé le 22 août 2015 à l'âge de 28 ans. En 2014, Sidy Diallo a été lauréat du Prix de l'Organisation internationale de la francophonie de la dernière Biennale Dak'Art de l'Art Africain Contemporain (Sénégal).

Keiichiro Terae

Né en 1981 à Hiroshima (Japon).
Vit et travaille à Fukuoka (Japon).

La famille et les ancêtres, la relation à l'autre, le sens de la vie et de la mort ou encore l'existence et la place de Dieu dans la société, tels sont les questionnements de Keiichiro Terae dans ses performances, vidéos, sculptures et peintures. Remettant en cause l'utilisation du terme « Dieu », l'artiste introduit dans ses œuvres des questionnements métaphysiques. L'expérience de la rencontre a une place fondamentale dans son travail, elle donne naissance à des récits inspirés du réel évoquant un glissement d'un quotidien ordinaire vers une dimension extraordinaire.

Another Way: Stone, Love Letter, Telepathy, and Control, 2014

Dans cette installation vidéo, l'artiste se met en scène. Le protagoniste fabrique des pierres factices dans une cabane retirée d'une région montagneuse.

Ce mystérieux personnage nous délivre peu d'indices quant à son quotidien et son identité. Ce récit bascule vers une dimension quelque peu absurde et imaginaire, lorsqu'il déclare, telle une prophétie apocalyptique, que «quelque chose se produira une fois que plus personne ne fabriquera de pierres».

Des pierres factices, fabriquées en polystyrène, prennent place dans l'espace physique de l'exposition. Le visiteur est ainsi plongé avec cette installation vidéo dans l'univers de l'artiste.

Lola Gonzàlez

Née en 1988 à Angoulême (France).
Vit et travaille à Paris (France).

Les vidéos de Lola Gonzàlez répondent à un protocole similaire qui consiste à réunir le même groupe (à dimension variable) d'amis. Leur présence, leur collaboration est un préalable à l'existence de chaque vidéo, véritable revendication de la primauté de l'humain. Ses proches incarnent leur propre rôle, dialoguent autour de questionnements universels tels que l'amitié, l'engagement ou la liberté. Au-delà de leur rôle dans les vidéos, ils ont chacun une place dans la réalisation, l'un compose et écrit les chansons, un autre assure le montage ou la prise de son tandis qu'un troisième s'occupe de la traduction. Lola Gonzàlez rend pleinement palpable l'idée de la bande, du groupe réunis, non pas autour d'un manifeste qui se concrétise dans un mouvement, mais par le désir et le mouvement inhérent à toute création.

Winter is coming, 2014

Le Procès, 2012

TV Pirata, 2014

Y croire, 2011

Nous, 2013

Summer Camp, 2015

Lola Gonzàlez réunit de manière inédite les six vidéos et présente pour la première fois *Summer Camp*.

«J'y crois/ j'y crois pas», l'échange entre les deux personnages de la vidéo *Y croire* pose le cadre des questionnements qui traversent les six vidéos présentées. Comment croire encore aujourd'hui ? Et à quoi ?

Le doute est présent partout et s'incarne dans des situations absurdes et inquiétantes, comme dans *Le procès* où trois jeunes hommes sont accusés d'avoir « été aperçus dans un pédalo sur un lac en rase campagne, laissant le temps s'écouler nonchalamment ». Il en est de même dans *Winter is coming*, enfermement filmé à la manière de la télé-réalité d'un groupe de jeunes gens dont nous ignorons jusqu'au dénouement tragique les causes de leur incarcération.

Quelle est l'instance qui préside à ces situations, on ne le saura pas mais le doute se tourne vers ce contexte totalitaire qui ne dit pas son nom. Ces ambiances inquiétantes sont contrebalancées par des décors agréables (campagne verdoyante et belle maison de campagne, Barcelone), les protagonistes sont jeunes et beaux et semblent heureux de partager du temps ensemble, chantant et dînant comme en colonie de vacances.

L'avenir semble venir de ce collectif qui résiste avec ce qu'il est et ce qu'il a, cette communauté qui vient ou qui est déjà là et dont l'amitié est d'abord un antidote au cynisme.

Nicolas Garait - Leavenworth

Né en 1978 à Grenoble (France).
Vit et travaille à Lyon (France).

Les œuvres de Nicolas Garait fonctionnent souvent comme des cartes mentales, déploiements visuels de la pensée dont on suit le cheminement par association. L'artiste effectue un travail important de collectes d'images, d'articles de journaux, de cartes, associés à des productions personnelles, photographies et films. Mêlant sources documentaires et documents fictionnels, anecdotes symboliques et événements historiques, ses œuvres prêtent à une relecture inédite de faits comme la Foire Internationale de New York de 1964-1965 ou l'engagement politique de l'actrice Jean Seberg et sa mort mystérieuse, interrogeant au passage la fabrication de l'histoire par les médias et le pouvoir ambivalent du document.

It Won't Be Long Now, 2015

Nicolas Garait-Leavenworth présente l'ensemble du projet *It Won't Be Long Now* pour lequel il a fait l'expérience de la traversée du Pacifique à bord d'un porte-conteneur. Cartes maritimes et terrestres, photographies, extraits de journaux, documents divers et films sont les témoins de cette épopée contemporaine qui l'a mené de Shanghai, Macao et Hong Kong à Los Angeles, Las Vegas et New York. Ces éléments, traces des déplacements de l'artiste dans l'espace mais aussi dans le temps, sont souvent mis en regard et symbolisent les deux rivages de son voyage, tels le corail et le minéral ou les lés de papier peint. L'artiste multiplie les sources et les niveaux de références, attaché à ce que chacun puisse y trouver un élément lui permettant d'entrer dans l'œuvre, accumulant des éléments issus autant de la culture *mainstream* que de l'art (peintures de l'artiste Ed Ruscha). La présence discrète du *White album* est un clin d'œil à la fois aux Beatles et à l'essai de l'auteure Joan Didion, dont l'écriture distanciée accompagne l'artiste.

La vie sur un porte-conteneur est une expérience hors norme, Nicolas Garait-Leavenworth en rend compte dans ce qu'il considère comme un film unique, constitué de trois projections simultanées, aux rythmes saccadés et denses, mêlant ses propres images à d'autres, extraites de séries télé (*Dexter*) ou de films (*Les diamants sont éternels*).

Dans la lignée d'Allan Sekula et de son film *Fish story*, Nicolas Garait-Leavenworth considère que mers et océans sont devenus le terrain de jeu des logiques ultralibérales et le porte-conteneur l'incarnation du mouvement incessant des échanges globalisés.

salle 7

David Posth-Kohler

Né en 1987 à Annecy (France).
Vit et travaille à Lyon (France).

Le déplacement et le détournement des fonctionnements et usages habituels des objets ont une place privilégiée dans les productions artistiques de David Posth-Kohler, ceci au profit d'une narration poétique. Les objets que l'artiste utilise s'inscrivent dans des fables ou des situations pour lesquelles ils n'avaient pas été préalablement conçus. Questionnant le rapport de l'individu à son environnement, la démarche de l'artiste se caractérise également par des pratiques liées à des recherches d'émancipation comme un voyage en kayak de 500 km jusqu'à Venise ou l'ascension d'une montagne des Annapurnas avec une sculpture en céramique sur le dos. Son travail de recherche comprend également une pratique de la photographie quasi ethnologique et nous fait partager son regard sur le quotidien.

Cavité, 2015

Cet ensemble de sculptures aux formes organiques sont des moulages en plâtre regroupés sous le terme générique de «cavité». Ces sculptures qui s'apparentent à

des vasques évoquant des formes archéologiques antiques sont tapissées d'une matière textile que nous reconnaissons comme étant des t-shirts. Des messages y sont inscrits, ils ont presque tous un lien avec la lutte pour le droit des minorités d'Amérique du Nord. Davantage que la dimension politique en elle-même, ce qui est suggéré ici est la manière dont nous revendiquons nos appartenances à travers notre apparence, ce que nous revêtons au quotidien et qui dévoile une part de notre identité ou notre appartenance à une communauté.

Haboob, 2015

Une vitrine rectangulaire renferme une tempête de sable. « Haboob » signifiant « vent fort » est le nom donné à un certain type de tempêtes particulièrement violentes de l'Afrique du Nord et du Proche-Orient. Fonctionnant à l'aide d'un système de ventilation, l'installation de David Posth-Kohler reproduit artificiellement le phénomène météorologique naturel spectaculaire des régions arides et semi-désertiques, dans l'espace de monstration d'une vitrine de musée.

Il l'adapte ainsi à l'échelle de son exposition. L'artiste transforme, par là même, la dangereuse expérience grandeur nature en un objet de fascination et de contemplation muséale.

Ruth Cornelisse

Née en 1987 à La Réole (France).
Vit et travaille à Lyon (France).

Les photographies de Ruth Cornelisse sont issues du quotidien et saisies sans mise en scène. Pour elle, « l'histoire de l'art se mêle au quotidien », ses images sont empreintes de mythologie, d'iconographies religieuses, de poésie, ainsi que de références picturales et cinématographiques.

Le corps est presque systématiquement présent, souvent flou, au plus proche du mouvement propre à l'existence. L'artiste cite volontiers *Les Métamorphoses* d'Ovide comme référence, autant comme motif récurrent des images que pour l'agencement narratif fait d'imbrication de récits.

Le passe-temps, Non datée

Continental, Non datée

Croisée, Non datée

Déposition, Non datée

Somnus, Non datée

zday, Non datée

Fantasme, Non datée

La Metà, Non datée

Transport, champagneries, Non datée

La messe basse, Non datée

Médium, Non datée

Point d'attache, Non datée

Vers le baisodrome, Non datée

La source, Non datée

Judith, Non datée

Voile, Non datée

La sélection de photographies a quelque chose à voir avec la langueur.

Les personnages sont assoupis ou seulement allongés. On en devine certains dans l'obscurité d'une chambre ou au petit matin, dans un clair obscur et les volutes de fumée d'une cigarette. Partage d'espaces intimes, mystères des corps pris dans les mailles des rêves, univers de l'aube et du crépuscule aux personnages solitaires, ces images volontairement lacunaires évoquent à la fois le banal comme le fantastique.

Certaines apparaissent plus inquiétantes que d'autres, une portière de voiture ouverte sur la

nuit noire, un corps émacié cadré de très près. Ces photographies dont les titres donnent peu d'indications sur les lieux et l'identité des personnages (et aucune sur les dates), s'éloignent du champ documentaire et laissent ouvertes de multiples interprétations. On assiste à la subtile transformation d'une main en griffe, au passage fugitif d'un centaure. De possibles narrations s'établissent entre ce qui pourrait apparaître comme les indices d'une intrigue ou les prémices d'un drame.

halle sud

Daniel Otero Torres

Né en 1985 à Bogota (Colombie).
Vit et travaille à Paris (France).

Lauréat du Prix Jeune Création Rhône-Alpes
2015

Daniel Otero Torres expérimente les relations entre les médiums que sont le dessin, la photographie et la sculpture. La photographie est au préalable le point de départ de son travail, l'image est ensuite réinterprétée librement et minutieusement par l'artiste au crayon. Ces dessins prennent une dimension sculpturale en se dressant tels des personnages dans l'espace d'exposition. Ils ont pour support des silhouettes découpées dans l'aluminium et posées sur socles en acier. Ces silhouettes devenues sculptures dans l'espace d'exposition, contribuent à troubler le visiteur par l'illusion de leur réalisme.

Homme assis, 2015

Jardin, 2015

1: 27,78, 2015

Un homme assis semble observer le visiteur dans sa déambulation. L'artiste nous confronte à un étrange personnage, cerbère issu de la fusion de deux photographies devenues dessins, celle d'un gardien de musée – contraint à l'immobilité – et celle d'un vagabond – voué au nomadisme. Une vraie feuille de bananier relie le personnage, par le biais du vivant, de l'organique. Les œuvres de Daniel Otero Torres sont prises dans cette ambivalence qui maintient le visiteur dans un incessant aller/retour entre nature et culture, mouvement et fixité, foisonnement et minimalisme.

La notion de *bug*, qui désigne à l'origine un dysfonctionnement d'un logiciel ou d'un composant informatique, est présente à plusieurs reprises : dans la trame pixellisée et le dédoublement des mains du personnage assis, dans les proportions de la maquette du bâtiment en construction, qui ne renvoie à aucune une échelle.

À cette étrange construction s'oppose la représentation de la nature avec cette photographie de jungle en noir et blanc disposée dans le prolongement de la verrière de la halle sud. L'image est cependant trompeuse, il s'agit en réalité d'une jungle reproduite et domestiquée par l'homme, celle du Jardin d'acclimatation de Paris.

Daniel Otero Torres joue habilement des caractéristiques de chacun des médiums qu'il emploie et l'espace d'exposition pour mettre en évidence un dialogue complexe entre entre le végétal et le bâti résultant d'une construction maîtrisée par l'homme.

salle 8

Daniel R. Small

Né en 1984 à Centralia (États-Unis).
Vit et travaille à Los Angeles (États-Unis).

Mémoire, passé et chronologie sont les terrains d'investigation de Daniel R. Small. Il s'intéresse au caractère inépuisable de la mémoire du passé qui est préservée et réactivée à travers les objets. Ces derniers matérialisent le lieu de la projection de nos illusions sur les civilisations et événements passés. On retrouve dans les installations de l'artiste divers objets du passé dont le statut varie sensiblement entre document d'archive et artefact, réactivant notre mémoire tout en la déformant. Le regard que l'on porte sur eux, détaché du contexte de leur découverte et de celui de leur production, engendre leur anachronisme. Daniel R. Small s'applique à déjouer les acceptions communément établies entre le passé, le présent et le futur, temporalités qui créent fondamentalement notre rapport au langage et à l'histoire.

Shadows of Several Ages, 2015

Shadows of Several Ages est une installation constituée d'une tapisserie de grande dimension disposée sur un socle. Il s'agit de la reprise d'une nature morte de 1860, tissée et reproduite de nombreuses fois à la Manufacture de la tapisserie de Beauvais. Cette tapisserie revêt un caractère particulier, elle fait en effet partie des premiers ouvrages à avoir été reproduits, non pas à la main comme à l'accoutumée mais sur un métier à tisser mis au point par le lyonnais Joseph Marie Jacquard en 1801.

Daniel R. Small reprend la technique du tissage pour produire une nouvelle image dont il modifie préalablement par un jeu d'inversion les valeurs de contrastes.

L'artiste mêle ainsi conditions techniques anachroniques de production et technologies numériques.

La technique du tissage composée d'ensembles de fils entrelacés n'est pas sans évoquer métaphoriquement le processus d'élaboration des récits historiques que l'on retrouve au cœur de la démarche artistique de Daniel R. Small.

Naufus Ramirez-Figueroa

Né en 1978 à Guatemala City (Guatemala).
Vit et travaille à Guatemala City (Guatemala).

Sculpture, dessin, installation, vidéo et performance sont autant de médiums à travers lesquels Naufus Ramirez-Figueroa exploite des expériences intimement liées à son vécu et aux croyances et traditions populaires. Sa démarche artistique est empreinte de l'histoire culturelle et politique du Guatemala où l'artiste est né et a grandi. La guerre civile qui a pris fin en 1996 est un sujet récurrent dans ses productions artistiques, que l'artiste aborde de manière détournée par une approche humoristique voire absurde en prenant le contre-pied de cette histoire douloureuse. Naufus Ramirez-Figueroa fut d'ailleurs amené à fuir le pays pour le Canada où il poursuivit ses études artistiques. Ses œuvres cachent cependant un contenu tragique évoquant les injustices sociales. Développant un univers singulier entre imaginaire maya et mythe contemporain, l'artiste se met régulièrement en scène dans des performances allant parfois même jusqu'à infliger des contraintes à son propre corps.

Arquitectura Incremental, 2015

Naufus Ramirez-Figueroa présente une vidéo performance dans laquelle il se met une nouvelle fois en scène en incarnant des architectures contemporaines, sculptures que l'artiste confectionne lui-même. En matière plastique très légère, ces architectures se présentent comme des modules que l'artiste revêt en les empilant les uns sur les autres. Chaque module fait référence à l'évolution des goûts guatémaltèques en matière architecturale. L'artiste fait précisément référence aux modes actuels de construction d'après-guerre. L'empilement des différents modules est lié aux modes mêmes de réalisation de ces bâtiments architecturaux d'aspect futuriste et emprunts de l'univers de la science-fiction.

Suite au tremblement de terre de 1976, de nombreux guatémaltèques en exil, se sont réfugiés à l'étranger et envoyaient régulièrement de l'argent à leurs proches restés sur place. C'est dans la construction de résidences aux matériaux modernes et aux différents styles architecturaux, souvent synonymes de mauvais goût que cet argent était principalement investi.

Architectures sans architecte, ces bâtiments témoignent d'une vraie anarchie et de la volonté de créer ce que l'on aime.

Des musiciens accompagnent la performance de l'artiste en jouant un morceau de musique traditionnelle au xylophone. La répétition de l'empilement contribue à générer un effet comique voire absurde. En se lançant dans des pas de danse précaires, Naufus Ramirez-Figueroa induit que l'optimiste modèle architectural guatémaltèque de l'avenir sera inévitablement voué à l'effondrement.

Celia-Yunior

Celia González, née en 1985 à la Havane (Cuba).

Yunior Aguiar, né en 1984 à la Havane (Cuba).
Vivent et travaillent à La Havane (Cuba).

Le duo d'artistes cubains Celia-Yunior (Celia González et Yunior Aguiar) travaille ensemble depuis 2004. De manière similaire à une approche sociologique, ils construisent leurs œuvres à partir de recherches documentaires, de rencontres avec les populations et les spécialistes autour des problématiques soulevées par chacune de leur investigation. Dans les différents lieux où ils sont invités, Celia-Yunior s'intéressent aux problématiques sociales visibles dans les relations entre les individus et les institutions : l'accès à la culture (*Los Angeles*, 2014), la colonisation (*Epiphytes Colonies*, 2012-2013), la propagande (*Black Friday*, 2014), etc.

Tous deux natifs de la Havane, l'histoire politique de Cuba demeure au cœur de leurs préoccupations et ils s'interrogent notamment sur les changements générationnels que vit l'île depuis plusieurs années.

Canuts, 2015

L'installation *Canuts* évoque l'ambiance d'un atelier de soierie, typique de ceux du quartier de la Croix Rousse à Lyon.

Sur une authentique table de canuts est posé un drap de soie sur lequel sont cousus les noms des personnes ayant contribué à faire exister cette édition de la Biennale de Lyon : commissaires, assistants, médiateurs, techniciens, etc. Ce sont ces noms que nous retrouvons sur le mur derrière cette table. Il s'agit pour les artistes de rendre visible la dimension humaine indissociable à la réalisation de tel événement, parfois ignorée du grand public. Une vidéo témoignant de l'histoire du métier à tisser Jacquard est également présentée.

salle 9

Gaëlle Choisine

Née en 1985 à Cherbourg (France).
Vit et travaille à Lyon (France).

Gaëlle Choisine crée des installations au carrefour de la sculpture et de l'image, faites de bribes d'architecture, moulages, assemblages, modelages, photographies, poèmes et vidéos. Elle questionne à la fois les possibles matérialisations de l'image (jeux sur les supports d'impression et de projection des images) tout en jouant sur sa disparition. Cette disparition renvoie à la nature même de ces images, souvent des archives photographiques ou audiovisuelles, évocations des rapports de pouvoir et du colonialisme culturel institué par l'Occident.

La survivance a le goût du sel, 2015

Cette installation, un ensemble de formes brutes, organiques, est composée entre autres de matériaux de construction (plâtre, béton, métal,...) et naturels (cire, gros sel). Les formes interagissent entre elles, certaines servent d'écrans de projection, d'autres de socles ou de fontaines invitant à laisser une pièce pour un vœu, questionnant par là même le statut de l'objet. Au sein de ce dispositif très dense est projetée la trilogie filmique *Cric-Crac*, initiée par Gaëlle Choisine en 2013 et définie comme un essai filmique.

L'artiste « tisse une constellation d'images, de témoignages, d'histoires décrivant l'origine politique et historique des figures du zombie et du loup-garou propres à la culture haïtienne ». Ces films au montage elliptique redonnent vie à des archives officielles issues de la télévision, mêlent dans une forme qui annule toute hiérarchie du savoir différents témoignages (habitants, universitaires et étudiants, guides du musée colonial de Moulin-sur-Mer, etc.), travellings de paysages tournés par l'artiste, musiques et textes

poétiques. Des incrustations sur fond noir d'extraits de textes de René Depestre ou du Comité Invisible renforcent le caractère politique de l'œuvre et rappellent le poids des représentations culturelles héritées du colonialisme.

Direction artistique [Artistic direction]



musée
d'art contemporain
de Lyon

École nationale
supérieure
des beaux-arts
de Lyon



Rendez | Biennale de Lyon
— **Vous** | 2015
Jeune création internationale

Avec le soutien de [With the support of]



Du 10 septembre au 8 novembre 2015

OUVERTURE

Du mercredi au vendredi de 14h à 18h

Le week-end de 13h à 19h

Visites commentées gratuites le samedi et le
dimanche à 16h et en semaine
sur rendez-vous

ACCÈS

L'Institut d'art contemporain est situé à 5
minutes du quartier Lyon Part-Dieu

Métro ligne A (arrêt République)

Bus C3 (arrêt Institut d'art contemporain) /

C9 (arrêt Ferrandière) / C16 (arrêt Alsace)

Station vélo'v à 1 minute à pied

TARIFS

plein tarif : 6€ | tarif réduit : 4€ | gratuit -18 ans

Librairie spécialisée en art contemporain,
accessible aux horaires d'ouverture
des expositions

PROCHAINS RENDEZ-VOUS :

Samedi 19 & Dimanche 20 septembre :

Journées européennes du Patrimoine

Visites des coulisses de l'IAC à 14h et 16h
sur réservation.

Vendredi 25 septembre et 9 octobre à 12h30

et 13h : Visite sur le pouce

Visite express et déjeuner sur place.

Dimanche 18 octobre à 15h30 :

Family Sunday : Visite en famille suivie
d'un bon goûter!

L'Institut d'art contemporain bénéficie
de l'aide du Ministère de la culture et de la
communication (DRAC Rhône-Alpes),
du Conseil régional Rhône-Alpes et de la Ville
de Villeurbanne.

Rath
Gaëlle Choïsne

Ruth C

Fabrice C

Sic

Adélaïde Feriot

Lola Gon

Ran

Keiichiro Te

Maxime L

Fu

Daniel Ot

David Posth-K

Naufus Ramirez-

Joha

Sümer Sa